

Danser avec la vie

Pasteur Jean-Nicolas Fell

2^e séance : Halloween, Toussaint, Culte du souvenir / Relation à ceux qui nous ont précédés

Mesdames, Messieurs,
bienvenue à la deuxième séance de ce parcours que j'ai intitulé « Danser avec la vie. »

Ce cycle est organisé dans le cadre d'un nouveau ministère « Transition écologique et sociale » souhaité par notre Église.

Préambule : l'écologie

L'écologie est un sujet très actuel. Tout le monde en parle. Avec nombreuses initiatives au niveau local et aussi mondial. Certains appellent à une décroissance. D'autres misent tout sur les nouvelles technologies. Alors, en fait, c'est quoi, l'écologie ?

En ce moment, il est beaucoup question du réchauffement climatique qui pourrait rendre les conditions de notre vie sur cette terre bien plus difficiles, avec la fonte des glaces, la montée des eaux, et aussi la désertification de pays entiers.

Les solutions semblent simples : réduire les émissions de CO₂, en consommant moins d'énergie. Limiter les déplacements par route et par les airs. Utiliser des technologies moins gourmandes, Mieux isoler les bâtiments.

Le climat est déréglé : il faut le réparer, et ensuite tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes. Un problème pratique avec des solutions pratiques. Quelques aménagements – des éoliennes et des panneaux solaires – et l'on pourra reprendre là où l'on en était.

Les premières prises de conscience écologiques étaient du même ordre : des urgences à résoudre. À l'époque, c'était la question de la pollution. Seveso, le fluor en Valais, les rivières empoisonnées, l'air irrespirable avec la

multiplication des cas d'asthme et d'autres maladies : notre vie qui est menacée.

Puis l'on s'est aperçu que certains animaux étaient en train de disparaître : les baleines, les pandas, les tigres, les éléphants. Et l'on s'est mobilisé, car ces espèces étaient importantes dans notre imaginaire, et si elles s'éteignaient, il y aurait un vide, non seulement dans la nature, mais aussi en nous.

Seulement, avec le temps, il est devenu clair que ces questions n'étaient que le sommet de l'iceberg. Souvent, quand on voit une urgence, c'est qu'il est déjà tard. Et il serait bon d'agir avant.

La vie, ce ne sont pas des espèces qui vivent en parallèle, chacune dans son coin. Non, tout est relié. Tout fait système. Et quand un problème apparaît, c'est un révélateur. L'équilibre est menacé. C'est l'ensemble qui est en souffrance.

Nous aussi, nous sommes concernés. Parce que nous ne sommes pas en surplomb du réseau de la vie, comme des experts qui le planifieraient et en prendraient soin. Nous sommes pris dedans. La nature n'est pas un espace de loisirs où il fait bon aller. C'est ce dont nous sommes faits. Notre corps le rappelle.

Mais pour que la vie disparaisse sur cette terre, en tout cas avant plusieurs milliards d'années, et qu'il ne reste plus le moindre insecte, la moindre algue, la moindre bactérie, il faudrait vraiment une catastrophe gigantesque et très improbable.

C'est à un autre niveau qu'est l'enjeu de l'écologie : non pas sauver la vie sur cette planète, mais veiller à ce que cette vie soit la plus diverse qui soit : un maximum de formes, d'espèces, avec aussi un maximum d'interactions entre elles.

Éviter une monoculture toujours fragile face aux aléas de la vie. Si le mildiou fut une catastrophe en Irlande, c'est parce que l'on avait tout misé sur la pomme de terre.

Il ne suffit pas qu'il y ait de la verdure pour que ça soit bien, comme on le pensait dans les années 70. Il faut aussi différents types de plantes, un large éventail de fleurs, avec aussi différents insectes.

Maintenant, même à la campagne, on ne voit que rarement des papillons. Les abeilles disparaissent. Au point qu'en Chine, ce sont des ouvriers qui pollinisent les arbres fruitiers avec un pinceau ! Et bien sûr, moins il y a d'insectes, moins il y a d'oiseaux. Sans compter ce que l'on ne voit pas : les micro-organismes dans le sol qui eux aussi déclinent.

Pour les humains aussi, la diversité est importante. Cela permet de mieux résister aux épidémies et aux maladies.

Et la question vaut aussi pour notre vie psychique et spirituelle. Une vie limitée au « métro, boulot, dodo », ou passée intégralement devant un écran, se retrouve sans ressources et sans défense face aux imprévus de l'existence.

Et le problème est plus large. Puisque, moins l'on a de richesse à l'intérieur, moins l'on est à même de la percevoir autour de soi. Une forêt n'est alors qu'un terrain de jeu et un dispositif d'assainissement de l'air. Impossible de préserver une complexité à laquelle on est aveugle.

Il est facile de s'enliser dans une vie plate de consommateur, en passant sa vie dans les commerces et sur Internet.

Le but de ce parcours est de dépasser cela. Retrouver ces aspects de notre humanité que nous avons laissés en friche. Pour ainsi mener une vie riche et diversifiée, qui fait écho à la richesse de la nature dont nous faisons partie, et nous aidera à mieux la percevoir et la protéger.

Les solutions techniques ont leurs limites. Elles sont souvent neutralisées par ce que l'on appelle l'effet-rebond. « Les appareils sont moins gourmands, donc on peut en avoir plus ! » Alors, il faut aller plus loin. Ne pas en rester à des aménagements superficiels Mais regarder en profondeur, en se souciant des fondements. Avec le long-terme pour horizon, et non pas juste l'urgence du moment.

Préambule : les fêtes

Ce qui a longtemps aidé les gens à sortir de la pression du quotidien et de l'immédiat, c'était les fêtes. Des temps particuliers mis à part, où l'on se consacre à d'autres aspects de la vie que les contraintes habituelles.

Ce n'était que rarement des réjouissances exubérantes. Mais un autre rythme, d'autres priorités. Un pas de côté pour redécouvrir ce que les affaires courantes occultent le reste du temps.

On ne s'en rend pas toujours compte, mais l'agenda est un piège. Ce que nous y notons, ce sont les obligations, les urgences, le court-terme. Et l'on finit par avoir l'impression qu'il n'y a rien d'autre. En tout cas rien d'important.

C'est donc aussi dans le cours de nos années, de nos semaines, de nos journées qu'il faut encourager une plus grande diversité. De rythmes, d'horizons, d'intensité. Ne pas avoir peur d'inverser des priorités, pour faire sa place à ce qui fera éclater nos routines de pensée et de vie, et nous permettra de voir plus loin que ce nous croyons être une urgence.

Fêtes de novembre : le lien à ceux qui nous ont précédés

En ce début du mois de novembre, des jours particuliers nous rendent attentifs au lien à ceux qui nous ont précédés et qui ne sont plus. Il y a bien sûr Halloween, avec ses squelettes, ses zombies et ses fantômes. Mais il y a aussi, chez les catholiques, la Toussaint et la commémoration des fidèles défunts. Il y a enfin dans beaucoup de nos paroisses le culte du Souvenir où l'on évoque ceux qui nous ont quittés dans l'année.

Une question universelle, puisque personne n'échappe à cette réalité. Et en même temps quelque chose de personnel, puisque des relations nous unissaient, ou nous unissent encore - on ne sait pas trop - à ceux qui ne sont plus là, et qui sont bien plus nombreux qu'on l'imagine : des dizaines et des dizaines de visages. Tout un monde, une communauté.

Le regard ne peut pas être extérieur. Nous sommes pris dans la question. Bien obligés de la vivre. Ou, pour reprendre l'intitulé du parcours, de danser avec. En portant des interrogations, des incertitudes. Et aussi différentes émotions. Quelque chose de concret.

Alors c'est d'un élément concret que je vais partir pour cette méditation.

L'inscription à l'entrée des cimetières tchèques

Lorsque je suis arrivé dans ma dernière paroisse tchèque, un jeune couple m'a invité dans leur village. Lors de la promenade, nous avons traversé le cimetière. Et une tombe a retenu mon attention. Une jeune fille décédée septante ans plus tôt.

Il y avait une photo dans un médaillon. Et aussi cette inscription : « Là où vous êtes, j'ai été ; là où je suis, vous serez. » Cela semblait de l'amertume pour cette vie trop courte, avec comme un accent revancharde. Mais en réalité, c'était juste une variante de l'inscription que l'on trouve au portail de bien des cimetières du pays : « Ce que vous êtes, nous l'avons été, nous aussi ; ce que nous sommes, vous le serez, vous aussi. »

Les morts qui nous parlent

« C'est là que vous allez tous finir ! », c'est ce que l'on entend tout d'abord. Et ce n'est pas agréable. Mais si l'on est attentif, on s'aperçoit qu'il y a une nuance, et même une nuance de taille.

Le message de l'inscription n'est pas anonyme, impersonnel. Quelqu'un de précis parle : les morts enterrés ici. Et ce n'est pas anodin.

On réduit souvent les morts à un petit tas de cendres, sans rien d'autre, puisque l'esprit s'est dissipé comme une brume. Mais à entendre cette inscription, les morts ont une réalité, une densité. Au point de parler.

Et non seulement ils parlent, mais ils nous parlent. Ils s'intéressent à nous. Ils sont en relation avec nous. Non pas lointains, inaccessibles. Mais bien plus proches qu'on le pense. Pas si différents. Rien à voir avec Halloween.

Alors, bien sûr, on aimerait en savoir plus. Où sont-ils ? Quelle forme ont-ils ? Ont-ils un corps ou bien ne sont-ils que des esprits ? Que peuvent-ils percevoir ? Que peuvent-ils ressentir ?

Seulement ces questions sont-elles vraiment pertinentes ? Un prêtre tchèque a dit que, quand la Vierge Marie était apparue à un garde-forestier, le catholique de Bohême, très intellectuel, avait demandé : « Mais comment est-ce possible ? », tandis que le catholique de Moravie, plus simple et profond, avait juste dit : « Et qu'est-ce qu'elle voulait ? »

Alors, plutôt que de partir dans des spéculations sans fondement, regardons de plus près ce que les morts nous disent. En tout cas dans l'inscription des cimetières tchèques.

« Ce que vous êtes, nous l'avons été nous aussi »

Ce qu'ils disent tout d'abord, c'est : « Ce que vous êtes, nous l'avons été, nous aussi. » Une grande banalité, une évidence, pense-t-on. Mais, en réalité, je ne suis pas sûr que nous voyions une telle proximité, une telle similitude, entre ceux qui nous ont précédés et nous.

Pensez aux monuments de nos places, aux vieilles photos figées. Les morts sont souvent réduits à une posture : une seule expression, un seul geste. Rien à voir avec la complexité de la vie telle que nous la menons.

À la naissance de nos enfants, j'ai soudain pris conscience que, lorsque ma sœur et moi sommes venus au monde, mes parents avaient été aussi déboussolés et désemparés que je ne l'étais.

Avant, j'imaginai que pour eux, tout était clair. Qu'ils étaient parfaitement préparés. Et là je comprenais que toutes les erreurs qu'ils avaient faites, leurs réactions inadéquates, n'avaient rien à voir avec de la méchanceté ou de la malveillance, mais qu'elles découlaient simplement de ce qu'ils avaient été dépassés.

C'est un problème de perspective. Quand nous regardons le passé depuis notre présent, nous savons comment les choses vont tourner. Tel incident va déclencher telle guerre qui va durer tant d'années, faire tant de morts, et être gagnée par tel pays. Ou à un niveau plus modeste : telle rencontre lors d'un bal va déboucher, non pas juste sur trois bisous, mais sur soixante ans de mariage et quatre enfants. Et cela nous semble imparable. Des engrenages qui s'imbriquent parfaitement.

Seulement, ce regard est faussé. Car, sur le moment, les incertitudes étaient grandes. Il aurait suffi de peu pour que tout soit différent.

Nous avons souvent l'impression que, pour ceux qui nous ont précédés, tout était simple, parfaitement logique. Alors que, dans notre présent, tout est beaucoup plus compliqué. Mais quand ils étaient ici, leur présent n'était pas

plus facile que ne l'est le nôtre. Ils ne savaient pas que telle maladie allait bien tourner, que tel accident serait, lui, fatal, que telle brouille aurait des conséquences désastreuses.

Nous ne sommes pas les premiers à vivre l'incertitude

« Ce que vous êtes, nous l'avons été nous aussi. » Nous ne sommes pas les premiers à vivre ici sur terre, à avoir des défis à affronter, à être pris par des doutes, des craintes, et aussi des espoirs, des joies, des peines. Nous ne sommes pas les premiers à naviguer à vue, sans savoir de quoi demain sera fait. Cela relativise les difficultés auxquelles nous sommes confrontés. Nous ne sommes pas dans une situation aussi exceptionnelle que nous le pensons. Des personnes qui ont dû prendre des décisions délicates, il y en a eu avant nous. Pensez au nombre de nos ancêtres qui ont quitté leur terre natale pour commencer une nouvelle vie dans un autre pays, sans savoir au devant de quoi ils allaient.

Et au moment où une certaine panique se fait entendre autour du réchauffement climatique, on peut aller plus loin encore, en rappelant que, des personnes qui ont vu leur monde s'effondrer, il y en a eu avant nous. Un village qui brûle, une épidémie qui décime la population, une mauvaise récolte de trop, des bandes armées qui sèment la terreur, une expropriation : l'humanité a déjà passé par bien des hauts et des bas. Et sur le moment, c'était beaucoup moins évident que lorsqu'on en lit le récit dans un livre d'Histoire.

Un socle d'expériences sur lequel s'appuyer

« Ce que vous êtes, nous l'avons été nous aussi. » Ceux qui nous ont précédés ont connu les mêmes émotions que nous. Ils ont ouvert le chemin que nous parcourons maintenant. Il y a comme un socle d'expériences sur lequel nous pouvons nous appuyer. Des longueurs d'onde sur lesquels nous pouvons nous brancher.

Un soutien et aussi une mise en garde. Puisque c'est aussi par leurs erreurs, leurs points aveugles, que les morts nous tendent un miroir. Ils n'ont pas toujours eu conscience des conséquences de leurs décisions. Et nous aussi, sans y penser, nous faisons de même. Avec bien sûr les meilleures intentions du monde. Et d'autres devront s'efforcer de corriger le tir.

Alors mieux vaut faire preuve de prudence et de retenue, et renoncer au rêve d'un monde parfait où tous les problèmes auront été résolus.

Les morts ont une densité dont on est rarement conscient. Dans notre monde moderne, on les voit comme parfaitement volatils, évanescents. Alors que c'est tout le contraire : une réalité sur laquelle nous n'avons pas prise, une épaisseur que l'on ne peut qu'accepter. Leur vie est là et l'on ne peut rien y changer. Et qu'on le veuille ou non, c'est cela qui nous porte. Mes ancêtres n'étaient certainement pas parfaits. Mais sans eux, je ne serai pas là. Une leçon d'humilité qui nous oblige à toucher terre, à faire avec ce qui est, plutôt que de se perdre dans des fantasmes et dans des rêves.

La généalogie de Jésus

Un texte de la Bible exprime cela très fortement. C'est le début de l'Évangile selon Matthieu et donc du Nouveau Testament. La généalogie de Jésus. Une longue liste de noms souvent étranges.

Lorsque je l'ai lue pour la première fois en chaire, j'ai été pris de fou rire : j'avais l'impression de déclamer une liste d'adresses. Mais avec le temps, j'ai compris que, derrière chaque nom, il y a une personne, une histoire, une vie. Des qualités, des défauts. Des fragilités, de la force. Des peurs, des joies. De l'abattement, de l'espoir. Toute l'épaisseur d'une vie unique qui n'est pas citée pour que j'en tire une leçon, pour que je la prenne en modèle ou en repoussoir. Non, juste une réalité à recevoir.

Des dizaines d'années sur cette terre passées à travailler, à prendre soin de sa famille, à être le maillon d'une chaîne. Quel poids dans un seul nom ! Et de tels noms, il y en a des dizaines. La vie de Jésus ne flotte pas dans le vide. Elle est préparée, elle est portée, par des siècles d'une humanité vécue.

L'humus qui nourrit nos vies

Un peu comme les forêts qui plongent leurs racines dans l'humus formé par les arbres et les feuilles qui se sont décomposés. Toute une vie décantée qui nourrit le présent. Le temps passé toujours à l'œuvre dans la vie qui s'épanouit maintenant. Les morts comme un terreau sans lequel nous serions plus faibles. Une vraie fécondité.

Pas juste un deuil à faire, une autre relation à vivre

C'est pourtant un autre regard qui est mis en valeur dans notre société. Il faut faire son deuil, répète-t-on. Il y a là un travail à faire. Détacher les liens qui nous unissaient à celui ou celle qui n'est plus là. Entériner la séparation. L'inscrire dans le marbre.

Le mort est mort, sans plus de lien avec notre monde et avec ce qui a été vécu sur cette terre. Nous, nous sommes toujours là, vivants. Et un nouveau chapitre commence pour nous où il n'y a plus de place pour celui ou celle qui nous a quittés.

C'est une autre vision qu'il faut retrouver. Celle qui dit que, lorsque la mort nous a séparés, les liens n'en continuent pas moins de vivre et de nous nourrir, même si c'est d'une autre manière.

On parle de l'absence des morts. Mais l'on pourrait tout aussi bien parler d'une présence, plus forte qu'on le croit.

Halloween nous en présente une version cauchemardesque, avec ces zombies, ces fantômes, ces squelettes, revenant d'outre-tombe, complètement déformés, méconnaissables, sans plus le moindre rapport avec ce qu'ils étaient auparavant.

La communion des saints

Mais une vision plus apaisée s'offre aussi. Le cimetière, non pas comme un ghetto malfamé dont les grilles doivent rester bien fermées. Mais comme le lieu d'une profondeur. Pour que nos vies ne se referment pas sur elles-mêmes, mais qu'elles s'ouvrent à une autre dimension, à une autre portée.

Vous l'avez certainement remarqué : en terre catholique, les cimetières sont souvent autour des églises. Non pas pour des raisons pratiques (s'épargner un trajet trop long après les cérémonies funèbres). Mais parce que le cimetière est compris comme un prolongement naturel du sanctuaire et de ce qui s'y vit. Dans le Symbole des apôtres, nous disons croire la communion des saints. Une expression un peu mystérieuse qui ne renvoie toutefois pas à un club privé -

saint Paul, saint Pierre, saint Thomas d'Aquin- , mais à une réalité beaucoup plus vaste : ce lien indestructible qui unit ceux pour qui Dieu a donné Son Fils, par-delà toutes les frontières imaginables, y compris celle de la vie et de la mort. Le fondement de la Toussaint.

Dans l'Évangile, Jésus va très loin, puisqu'il dit que, pour Dieu, tous sont vivants, même les patriarches Abraham, Isaac et Jacob, enterrés depuis des siècles (Luc 20, 38). La communion des saints, c'est cette fraternité qui nous unit à ceux qui nous ont précédés, et qui, pour Dieu, ne sont jamais juste morts et enterrés. Eux et nous ne sommes pas des étrangers les uns pour les autres. Dans l'éternité de Dieu, nous sommes contemporains. Même si eux en savent un petit peu plus long que nous sur ce qu'il en est de la vie.

Nous aussi, nous passerons un jour

Cette proximité avec ceux qui nous ont précédés est précieuse. Elle élargit notre perception du temps. Ceux qui ont vécu il y a deux mille ans ne sont pas des dinosaures, mais des frères et des sœurs, nos frères et nos sœurs.

Nous comprenons ainsi que, puisque nous sommes semblables, nous aussi nous passerons, comme eux ont passé. Et d'autres prendront nos places. Constatant les erreurs que nous avons commises. S'efforçant de les réparer. Et commettant au passage d'autres erreurs que les générations d'après s'efforceront de réparer.

C'est la deuxième partie du message des morts : « Ce que nous sommes, vous le serez vous aussi. » Eh oui, un jour, je ne serai plus là. Et la terre continuera de tourner. Et les gens qui vivront alors ne souffriront pas spécialement de mon absence. Il est même possible qu'ils fassent mieux que moi. Pas facile à admettre !

Nous ne sommes pas indispensables

Nous nous croyons indispensables. « Le sort de la planète, de l'humanité, est entre nos mains. Tout va s'effondrer avec nous, maintenant ». Être exceptionnel au moins dans le désastre, si on n'arrive pas à l'être autrement. Mais c'est se monter la tête. Se raconter des histoires. La vie, ce n'est pas avant tout laisser une trace indélébile. Mais accepter de passer le témoin. Accepter que le dernier mot ne sorte pas de notre bouche. Et que cela soit très bien ainsi.

L'écologie se veut une réaction à la tentation prométhéenne de construire un monde parfait destiné à durer à jamais. Un fantasme qui nous a amené à exploiter tout ce que l'on pouvait. Ne surtout rien laisser inutilisé.

Nous sommes allés très loin dans cette direction. En surexploitant. En détruisant dans le but de construire. Mettre un frein à cette tendance est une réaction saine.

Ne pas faire de l'écologie un projet prométhéen

Seulement, à combattre un adversaire, on finit souvent par lui ressembler. Et bon nombre d'initiatives écologiques reprennent le vocabulaire et l'esprit des Trente glorieuses. Avec des solutions définitives. Un monde parfait où il n'y aura plus rien à changer. Un architecte rêvant à la cité idéale derrière sa table de travail.

Le lien à ceux qui nous ont précédés va à l'encontre de cette apesanteur qui nous a déjà amenés plus d'une fois dans l'impasse. Il nous rappelle que le réel a son épaisseur, et aussi son opacité. Qu'il n'est pas aussi malléable qu'on le pense. Qu'il résiste à nos envies, à nos projets, à nos planifications.

Le temps aussi n'est pas qu'une pulsation. Il œuvre en nous et sur cette terre. Défaisant ce que nous avons construit. Fragilisant ce que nous croyons solide. Emportant ce que nous aimerions voir durer, à commencer bien sûr par nos personnes.

Accepter que les générations à venir soient différentes

On se donne souvent de la peine à préparer un monde meilleur pour les générations à venir. Mais elles ont rarement envie de vivre là, dans notre vision. C'est autre chose qui les attire. Bien des personnes ont dû affronter pareille déconvenue avec leurs enfants.

Penser que nous mettons en place des solutions pour les mille prochaines années est une grande illusion. Rappelez-vous comment on imaginait l'an 2000 dans les années 70 ! Pas grand-chose à voir avec ce que nous vivons maintenant.

Notre tâche n'est pas de projeter, de planifier ce qui va être, mais de préparer le terreau pour un avenir auquel d'autres donneront un visage, et qui se fera sans nous, sans nos idées, sans notre génie.

Nous n'emporterons rien avec nous

« Ce que nous sommes, vous le serez vous aussi. » Les morts ne nous narguent pas. Ils nous rappellent la réalité, non pas avec sarcasme, mais avec bienveillance.

Job a dit : « Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y retournerai. » Ce que nous amassons sur terre, nos biens matériels, nos titres, nos honneurs, nous ne les emporterons pas avec nous. À l'heure du grand départ, c'est autre chose qui comptera.

Cette conscience est importante pour l'écologie. Ne pas chercher à laisser une empreinte qui de toute façon s'estompera. Ne pas construire un empire que nous devons tôt ou tard abandonner. Mais être toujours prêt à partir, sans ne rien pouvoir emporter.

Conclusion : une écologie du réel, du temps et du lien

La familiarité avec les morts nous ramène dans le concret : la vie n'est pas un espace vierge à meubler de nos envies et de nos projets. C'est un chemin que l'on n'a pas choisi et sur lequel il faut avancer. Avec des incertitudes, des craintes, des difficultés, et aussi des moments étonnamment légers. Avec aussi des questions qui ne recevront pas de réponse, des erreurs dont on ne se rendra même pas compte. Avec cette fin qui viendra peut-être prématurément, ou bien qui se fera attendre.

Le but n'est pas de laisser une trace indélébile. Mais de permettre à d'autres de venir après moi. Qui emprunteront certainement de tout autres itinéraires.

Il y a là tout une écologie du temps que l'on néglige souvent. Sortir de l'urgence, et redécouvrir cet humus qui porte nos vies. Redécouvrir aussi à quel point on se leurre en en restant à la pulsation de l'horloge, et ne voyant pas ces virages, ces courbures, ces tourbillons, qui nous surprennent et nous entraînent loin de nos planifications. La page d'agenda est une simplification grossière. Et c'est une erreur d'en faire le prisme de la vie.

La relation aux morts, c'est aussi une écologie du lien. Ce lieu a une histoire. Et moi aussi j'en ai une. Tout n'est pas interchangeable. Il y a une réalité sur laquelle je m'appuie, que je le sache ou non.

Notre monde aime la fluidité. Ne pas se lier. Être libre d'aller où je veux, de faire ce que je veux, d'acheter ce que je veux. Cultiver les liens, éprouver leur résistance, leur densité, c'est sortir du flux des achats, des informations, des sensations. Retrouver terre. Une vie moins frénétique et donc plus respectueuse, plus à l'écoute de ce qui nous entoure.

Postlude : trouver des points d'ancrage

L'idée est claire. Mais il se serait bon de trouver des points d'ancrage dans notre quotidien. Pour que cette idée prenne chair et devienne quelque chose de concret.

Le cimetière semble s'offrir tout naturellement comme un lieu à investir. Mais la mémoire qui s'y vit est souvent privée, et ne porte pas très loin. Quelques décennies avant que la tombe ne soit désaffectée.

Alors peut-être faut-il envisager d'autres endroits porteurs d'un vécu, d'une histoire. Pensez aux fontaines de nos places et de nos rues qui, il y a un siècle, servaient au quotidien, pour abreuver les animaux ou laver le linge. Les arbres aussi peuvent évoquer ceux qui les ont plantés. Il suffit de s'arrêter pour méditer cela. Faire un pas de côté. Se sortir des sollicitations du moment. Et se concentrer sur un aspect qui ne saute pas aux yeux et qui est pourtant là en filigrane.

Une vieille photo de la ville peut être un support, si on l'utilise comme une porte pour rejoindre ceux qui vivaient alors.

On peut aussi interroger en pensée des témoins du passé, des figures célèbres ou simplement nos aïeux, en se demandant comment ils réagiraient à notre place, ou quel regard ils porteraient sur notre quotidien, sur le monde dans lequel nous nous mouvons.

Sortir de ce provincialisme temporel, qui réduit notre horizon à l'année en cours, ou même juste à ces vingt-quatre heures qui sont là.

Ceux qui nous ont précédés savent ce qu'il y a de l'autre côté. Et il n'est pas mauvais de le rappeler : c'est cela notre avenir. Ce monde, lui, poursuivra sa course, avec d'autres habitants, qui prendront soin de lui, et qui le maltraiteront certainement aussi. Mais nous, nous n'aurons plus prise. Nous aurons passé le témoin.

Un geste de confiance qui n'est pas évident, mais qui est quand même notre horizon. Notre avenir. Peut-être même déjà notre présent.

Je vous remercie de votre attention.